

LES CHAMPIONNATS DU MONDE DE SKI 1938

Les championnats du monde de ski de descente et de slalom de cette année se sont déroulés à Engelberg, les 5 et 6 mars. Ils ont revêtu une importance exceptionnelle par la participation d'équipes célèbres, que l'on n'avait plus vues en Europe centrale depuis les Jeux olympiques d'hiver de 1936, et de tous les champions du monde des années précédentes, à une exception près. C'était la quatrième fois qu'une telle manifestation était organisée en Suisse et la huitième fois que le titre de meilleur skieur du monde était mis en compétition.

L'équipe de France avait à défendre ses cinq titres de championne et du monde de ski des championnats individuels par équipes, gagnés si glorieusement en 1937 à Chamonix par le Mégevan Emile Allais. Elle s'entraîna sérieusement tout cet hiver et vint à Engelberg deux semaines avant les épreuves, afin de s'adapter à la région. Elle

tastiques « schuss » — c'est-à-dire de passages très raides — où les meilleurs atteignaient des vitesses de l'ordre de 80 kilomètres-heure, et de couloirs en forêt, larges et peu raides, mais effroyablement bosselés. Ce parcours fut d'ailleurs le plus rapide de tous les championnats du monde disputés jusqu'alors et le vainqueur y maintint des vitesses de course de 65 kilomètres à l'heure et de chute de 4 mètres à la seconde.

Cette épreuve de descente vit la merveilleuse victoire du jeune J. Couttet, âgé de dix-sept ans et quelques mois, qui battit son maître et conseiller Allais de 2 secondes. Derrière les deux Français venant les meilleurs centraux, les deux Français pourtant comme favoris même dans le camp tricolore, soit, en troisième position, l'Allemand Lantschner et, en quatrième, le Suisse Röminger. Les autres Français Lafforgue et Agnel se classèrent respectivement dixième et dix-huitième.

lement un très grand succès et se déroula devant 8.000 spectateurs, venus dans mille et quelques voitures privées et dans une centaine de cars. Le jeune Couttet, encore un peu inexpérimenté dans cette discipline qui demande un calme et une technique à toute épreuve, chuta dans ses deux parcours, ce qui le rejeta au 35^e rang du slalom, tout en lui ôtant ses chances au classement combiné descente et slalom, où il n'est qu'à la 12^e place. Par contre, Emile Allais, bien que battu de 4 secondes au slalom par le Suisse Röminger, faisait deux excellents parcours, rapides sans témérités, ce qui lui assurait le classement combiné et le titre de champion du monde de ski — qu'il est seul à avoir eu deux fois avec l'Autrichien Seelos. Les autres Français faisaient aussi piquetés. Ce slalom, un peu long mais bien piqueté, ce qui leur valait, à Agnel, une 8^e, à Lafforgue, une 29^e place en slalom et, respectivement, une 13^e et une 14^e place en « combiné ».

Les dames fermaient alors ces courses par de



Phot. W. Kuster.

L'équipe de France à Engelberg.

De gauche à droite : Seigneur, Allais, M^{me} Allais, Agnel, Burnet, Maurice Lafforgue, Beckert et Gignoux, capitaine de l'équipe ; assis, René Lafforgue et J. Couttet.

était composée de skieurs d'expérience : Allais et Maurice Lafforgue, ce dernier de Barèges ; de jeunes pleins de fougue et de talent : les Chamoniards James Couttet et Louis Agnel ; enfin de quelques remplaçants, tels le Vosgien Beckert, le Pyrénéen René Lafforgue, frère du précédent, et le Mégevan Louis Seigneur. Le règlement des concours de la Fédération internationale de ski n'autorise en effet qu'un maximum de quatre coureurs et de deux remplaçants par pays à de telles épreuves. Cependant que toutes les autres équipes arrivaient à Engelberg et se préparaient à la lutte, plusieurs champions d'Europe centrale s'apprêtaient à enlever son titre à Emile Allais. Quinze pays furent représentés à ces « courses de la FIS » — Fédération internationale de ski — dont sept par deux équipes, masculine et féminine. Il y eut donc à Engelberg, à quelques individualités près, toute l'élite du ski alpin mondial.

Les courses elles-mêmes, qui les années précédentes avaient presque toujours été affligées d'un temps épouvantable, jouirent cette année des meilleures conditions atmosphériques possible. Elles commencèrent, au matin du 5 mars, par la descente, longue de 4 kilomètres et d'une dénivellation de 835 mètres pour les messieurs, à peine plus courte et moins haute pour les dames. Le parcours était impressionnant, entrecoupé de fan-

La victoire de Couttet s'explique tout d'abord par l'équilibre surhumain de ce jeune sportif qui est un des meilleurs sauteurs à ski de France ; ensuite par la très grande souplesse de son style, qui lui permit de passer plus vite et avec moins de fatigue que tous ses concurrents la partie bosselée du parcours ; enfin par sa légèreté d'adolescent : les aînés, plus lourds, donc plus rapides, devaient en effet freiner en abordant, au bas des « schuss », les couloirs en forêt, alors que Couttet put prendre partout au plus court. Les Français coururent d'ailleurs avec une intelligence remarquable, choisissant en fin de parcours un chemin à eux qui leur permit d'éviter une terrible bosse de glace qui, à elle seule, coûta aux Suisses et aux Autrichiens la moitié de leurs équipes.

Chez les dames, les imbattables Allemandes, supérieurement entraînées, se partagèrent toutes les places d'honneur et battirent largement leurs concurrentes, y compris les Suissesses, privées de la meilleure d'entre elles il est vrai. La championne olympique et triple championne du monde Christel Cranz, de Fribourg, se permit une faute de carre suivie d'une chute à un endroit tout à fait inoffensif du parcours, ce qui la reporta à la seconde place du classement, la première revenant à sa compatriote Lisa Resch, de Partenkirchen.

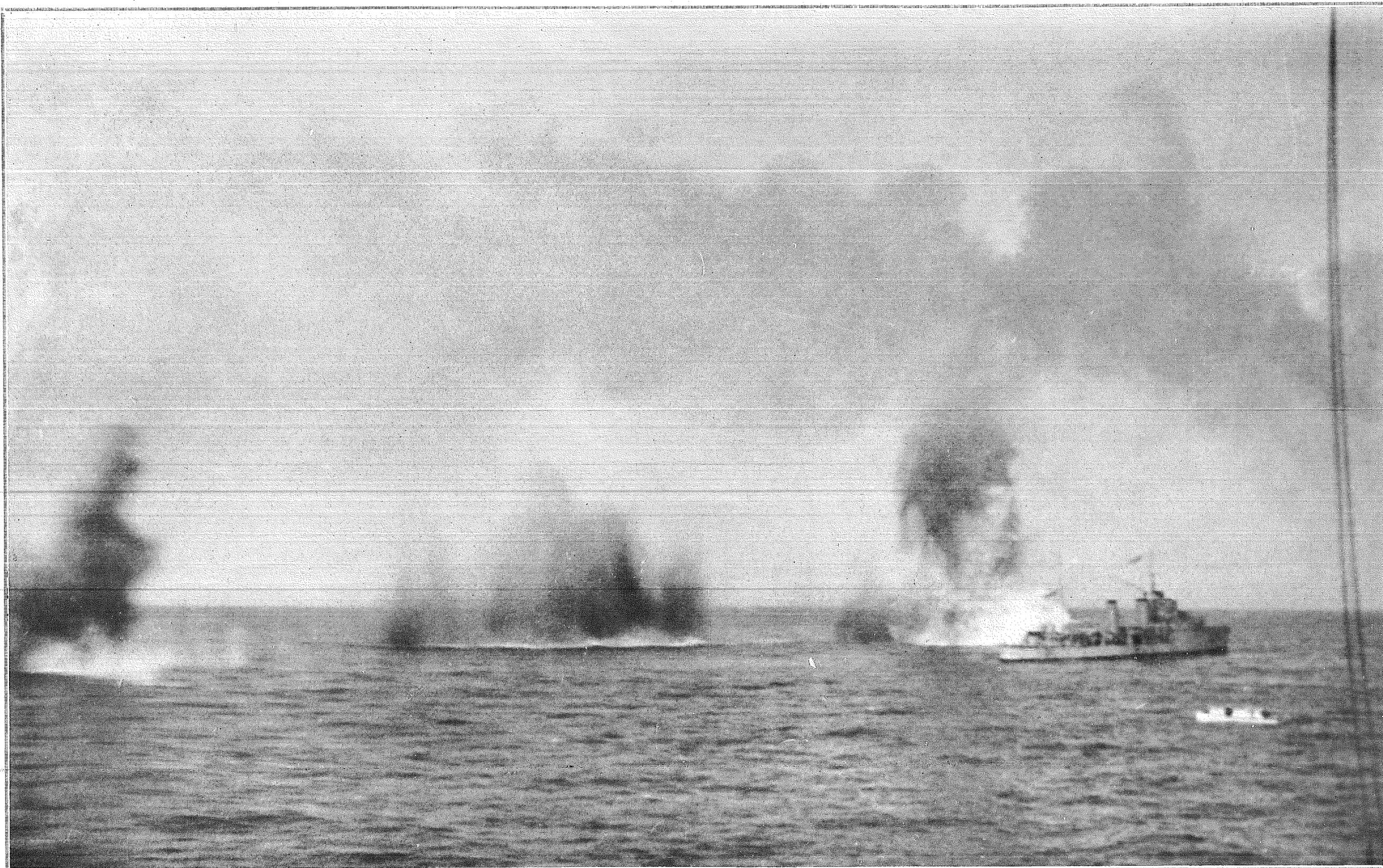
Le lendemain, l'épreuve de slalom connut éga-

beaux parcours qui ne firent qu'accuser la suprématie des Allemandes, terminant à la première place du slalom et aux trois premières du classement combiné, leur représentante Christel Cranz enlevant ainsi son quatrième championnat du monde de la FIS.

Aux classements par équipes, la France gardait son titre de championne du monde de descente, malgré les Allemands déchainés, qui classèrent là leurs quatre représentants dans les huit premiers. Par contre, elle perdait son titre de championne du monde de descente-slalom combinés au profit de l'Allemagne, ne venant plus ici qu'en troisième position, derrière la Suisse.

Les courses d'Engelberg, merveilleusement organisées, pleines de soleil, de belles luttes sportives et, pour les Français, de succès indiscutables, resteront pour tous un excellent souvenir. Elles donneront indirectement un nouvel élan au ski français, pourtant déjà en plein essor, ce qui ne pourra que se traduire par une amélioration intéressante du physique de la race en général et des peuples de nos montagnes en particulier, puis par de nouveaux succès sportifs qui feront aux neiges de France une nouvelle propagande, au renom et à la gloire du pays, un nouveau et magnifique soutien.

JEAN BLAISY.

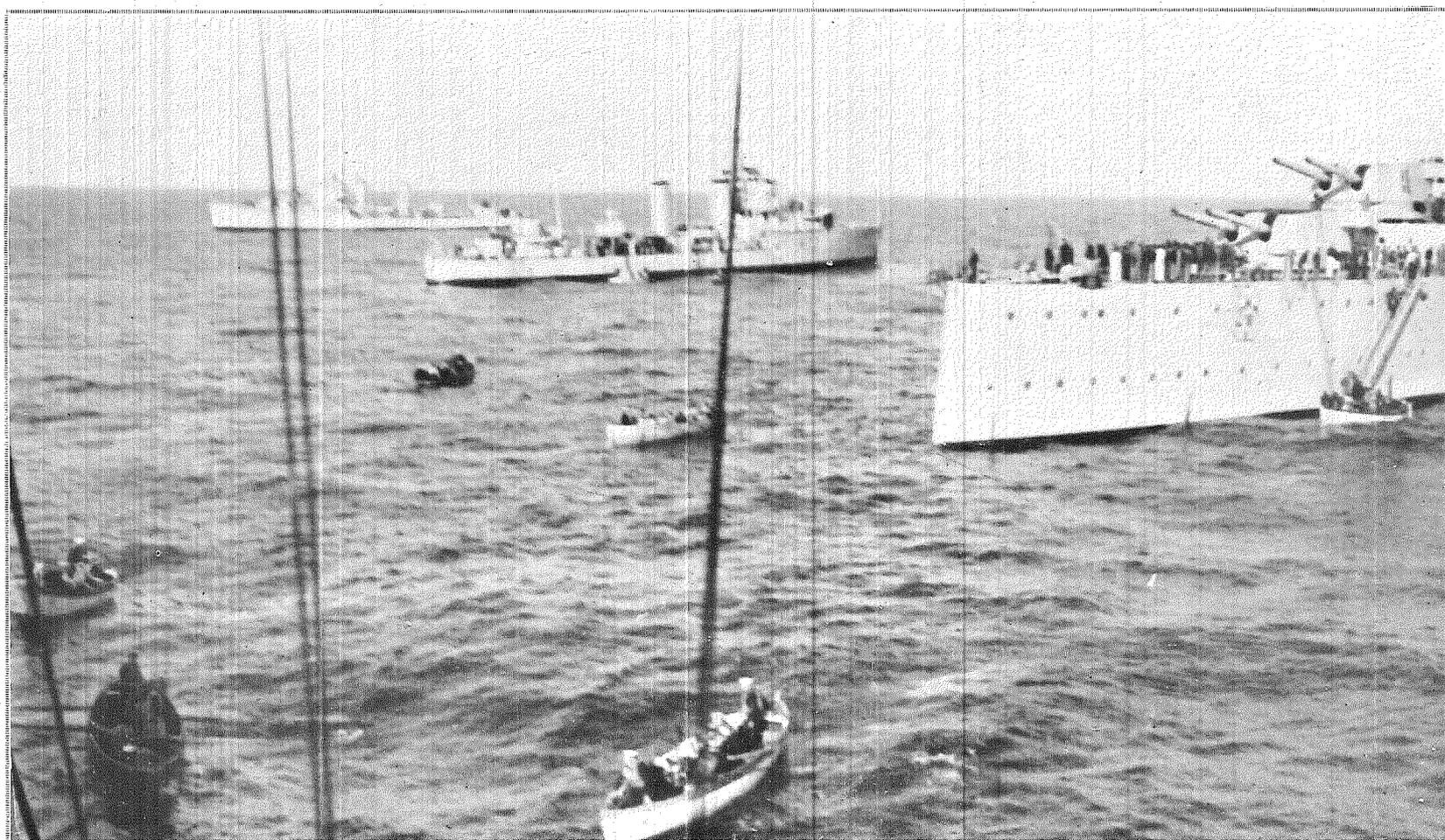


LA TRAGÉDIE NAVALE DU CAP PALOS : LE DESTROYER ANGLAIS « BOREAS » BOMBARDÉ PAR DES AVIATEURS GOUVERNEMENTAUX
ALORS QU'IL PROCÉDAIT AU SAUVETAGE DES MARINS DU CROISEUR NATIONALISTE « BALEARES »



LE « Balears » en flammes s'enfonce par l'avant ; tout l'arrière se dresse pour un instant hors de l'eau, laissant apercevoir une partie du gouvernail et des hélices.

Sur la plage arrière, sous les canons, on distingue encore un groupe de marins : à la surface de l'eau, quelques membres de l'équipage cherchent à s'éloigner en nageant.



Après la disparition du croiseur nationaliste « Balears » : le « Canarias » (à droite) et deux destroyers anglais (au centre, le « Eoreas ») recherchent les survivants. — Photographies communiquées par France-Press.

COMBAT ENTRE LES MARINES ESPAGNOLES

COURRIER DE LA SEMAINE

LES ILOTES

Les Américains ont inventé un nouveau sport auquel les actualités cinématographiques viennent de nous initier. On rassemble sur un ring plusieurs équipes de boxeurs. On leur bande les yeux, on les coiffe, pour plus de sûreté, d'une sorte de cagoule hermétique. Lorsque tous ces fauves aveugles sont emprisonnés entre les cordes, l'oreille au guet et les poings tendus, on les lance les uns contre les autres.

Le spectacle que donnent ces athlètes jetés dans le plus brutal des colin-maillard remplis de joie les spectateurs du Nouveau Monde. Ces malheureux qui ne savent d'où vont pleuvoir les coups, qui exécutent dans une mauvaise direction une parade inefficace pendant qu'on les assaille d'un autre côté, ces champions titubants qui butent sur des corps étendus et s'étalent de tout leur long sur le sol donnent une impression de désarroi, de maladresse et d'impuissance qui soulève à New York une joie inextinguible.

Pour animer la partie et pour augmenter l'affolement et l'exaspération de ces aveugles, un arbitre armé d'une longue perche terminée par une massue donne, de temps en temps, un coup vigoureux sur le crâne d'un des combattants. Et ce malheureux se trouve souvent si surpris de la violence de ce *swing* tombé du ciel qu'il s'effondre d'un seul coup sans résistance, entraînant dans sa chute tous ses voisins épouvantés.

Qu'on m'accuse si l'on veut d'être insensible aux bonnes plaisanteries, mais j'avoue qu'un tel spectacle m'a écœuré et révolté. Je ne crois pas opportun de faire si bon marché de la dignité humaine et d'organiser avec tant de soin un divertissement aussi humiliant.

Je sais bien que, lorsqu'une vieille dame respectable glisse sur une peau de banane et s'étale les quatre fers en l'air, pendant que son petit sac, son parapluie et son chapeau volent au loin, il se trouvera toujours des passants pour éclater de rire avant de savoir si la vénérable aïeule ne s'est pas rompu un bras ou une jambe. Et Bergson vous expliquera fort doctement le mécanisme de ce cruel réflexe. Mais organiser ainsi, systématiquement, le burlesque accidentel aux dépens d'un de nos semblables ne constitue pas un geste élégant.

On nous avait dit que le sport était une école de noblesse et de dignité humaines. La culture physique devait élever l'homme d'aujourd'hui à un rang supérieur dans l'ordre biologique. Sculpter son corps pour l'amener à un point de perfection et de beauté dignes de la statuaire antique représentait assurément un idéal fort sympathique. Mais jeter une dizaine d'athlètes sans yeux sur un tréteau pour les voir grouiller et s'attaquer au hasard comme des crabes dans un panier, voilà une apothéose du sport qu'on ne permettra de ne pas admirer sans restriction. Il me semble que les défenseurs de la morale sportive devraient être les premiers à protester contre cette outrageante façon de transformer des boxeurs en ilotes, que la foule est invitée à tourner en dérision.

Tant de bruit pour une omelette !... me direz-

vous en haussant les épaules. Eh oui ! la facilité avec laquelle on casse des œufs en ce moment dans tous les domaines de l'intellectualité et de la morale m'inspire, je l'avoue, une certaine inquiétude.

LE SEMAINIER.

LES THÉÂTRES

Une tragédie domestique volontairement réduite à l'essentiel, sans éléments parasites. M. Louis Richard-Mounet — un nom que les lecteurs de ce journal connaissent bien — n'a pas recherché la nouveauté du sujet ou les surprises de l'action. On nous parle bien, à un certain moment, d'un bassin propice à la noyade d'une enfant imprudente et nous avons vu sourire une jeune orpheline dont nous avons pu croire qu'elle détournerait sur elle l'orage destructeur d'un foyer. Mais ce n'étaient que des feintes. Le drame suit sa ligne droite, sans péripéties. L'histoire est celle d'une femme qui a trahi, par vertige du cœur ou des sens, un mari loyal et confiant, qui découvre soudain la vilénie morale de son séducteur, qui confesse elle-même sa faute et qui, par la sincérité émouvante de son aveu, par l'élan de son amour maternel aussi, obtient son absolution. Cela s'intitule *l'Ombre sur l'avenir*, ce qui nous laisse entendre qu'il ne sera peut-être pas facile de rasséréner complètement un ciel obscurci par tant de souffrance et de jalousie. Avec moins de souci des contingences théâtrales que de l'analyse, l'auteur nous a présenté des personnages qui se scrutent en profondeur et se commentent. Ce sont des êtres humains, pitoyables et douloureux, qui vivent sous nos yeux leur existence quotidienne. Le style, plus écrit que parlé, atteste un soin constant de la qualité littéraire, ce qui est un éloge qu'on ne peut prodiguer aujourd'hui. La compagnie « Aide et Protection », vaillamment animée par M. Pierre Aldebert, a, au surplus, fort bien mis en valeur cette œuvre de pensée réfléchie autant que de sensibilité délicate avec M^{mes} Marcelle Brou, Flore Mahieu, Sauvageot, M. Pierre Morin, Roger Weber et la petite Pérol comme scrupuleux interprètes.

Le théâtre nous a déjà présenté maintes fois des fibustiers de la finance, de la politique ou des affaires, escrocs de tout acabit, beaux parleurs, bluffeurs, jeteurs de poudre aux yeux et faiseurs de dupes. Le *Marol* de M. Jacques Le Bourgeois, au Théâtre de Paris, ajoute un type plaisant à cette galerie. Mais on sent que l'auteur possède une connaissance toute particulière du milieu spécial où il situe l'action. Il en résulte une précision de détails et, si l'on peut ainsi dire, une armature de technicité qui soutiennent l'invention et donnent au grossissement caricatural lui-même une apparence de véracité. La satire est mordante et bien d'actualité. M. Maurice Rémy prête à *Marol* le cynisme désinvolte qu'on attendait du personnage et M. Marcel Simon lui oppose comiquement la consternation désolée de l'honnête homme d'un autre temps. M. Palau et M. Jean Coquelin silhouettent deux figures de vieux caissier et de notaire provincial, tandis que M^{mes} Marguerite Templey, Marcelle Prance, Jeanne Fusier-Gir et Micheline Bernard s'acquittent avec esprit de rôles féminins qui demeurent, ici, au second plan. — R. DE B.

Le théâtre de la Gaîté-Lyrique vient d'inscrire à son répertoire *les Jolies Viennoises*, de Johann

Strauss. Cette opérette est une adaptation ingénieuse, à un livret d'ailleurs assez classique, de valse aussi célèbres que *Sang viennois*, *les Histoires de la Forêt-Noire*, *le Beau Danube bleu* et autres pages qui sont dans toutes les mémoires. Elle est gaie, pleine de quiproquos fantaisistes et de situations comiques qui ont déjà fait leurs preuves. Un ballet brillamment réglé par Robert Quinault a été l'un des clous de la soirée. Il comprenait notamment des entrées de danseuses lilliputiennes qui ont été très applaudies. L'interprétation est fort agréable. La mise en scène de M. Sylvio Mossé est soignée et adroite et a contribué au succès de cette nouvelle apothéose de la valse éternelle, dont le charme résiste à l'épreuve du temps. — V.

A PROPOS DE NOS SUPPLÉMENTS DE THÉÂTRE

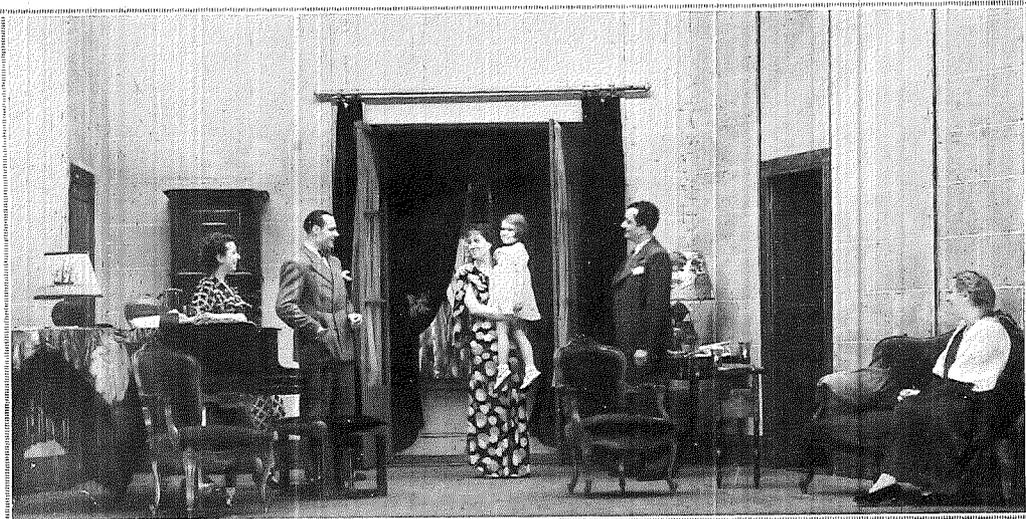
Nos lecteurs ont pu apprécier notre éclectisme dans le choix des pièces que nous publions avec le souci de les tenir rigoureusement au courant des événements dramatiques de la saison. La comédie en vers que nous donnons en supplément cette semaine : *le Chirurgien de jeunesse*, de M. René Fauchois, est une aimable et spirituelle fantaisie d'esprit et de forme franchement moliéresques. Bien différente est l'œuvre de M. de Peyret-Chappuis : *Frénésie*, que nos lecteurs de l'abonnement n° 1 recevront avec le numéro du 26 mars. Pièce moderne d'une puissante aptitude de réalisme dans son ton et dans ses situations, nous devons à l'accueil triomphal fait par la critique et par le public au talent nouveau qu'elle révélait de la faire figurer dans la collection de nos suppléments, qui constitue le plus fidèle et le plus complet des répertoires de l'histoire du mouvement dramatique contemporain.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

L'armée française et son histoire

Il faut, a dit Camille Jullian, accompagner pas à pas les soldats de France sur leurs chemins de batailles pour apprendre à connaître la valeur de ces hommes. De ce propos de l'historien de nos origines gauloises, le général Weygand a fait une épigraphe pour son *Histoire de l'armée française*. Le grand chef que la gratitude nationale suit en sa laborieuse retraite observe ceci : les Français aiment à s'entendre appeler un peuple de tempérament guerrier, sinon militaire. Plus rarement, ils se considèrent comme un peuple de marins. Et, pourtant, si notre pays compte 1.200 kilomètres de frontières terrestres sur les Alpes et au Nord-Est et 300 kilomètres sur les Pyrénées, il possède une étendue côtière encore plus considérable. Ses ports, en lui donnant entrée sur quatre mers, lui ouvrent des communications directes avec toutes les parties du monde. La France est donc, par l'étendue de son littoral, un pays maritime. Mais c'est du côté de la terre que, dès l'origine, il lui fallut se battre pour exister. Du côté de la mer, il n'y avait pas le même caractère d'urgence. La lutte s'engagea contre l'invasion venant du Rhin, des Alpes ou des Pyrénées. L'appel de la mer, moins immédiat, fut entendu par les plus aventureux des habitants de notre terre heureuse, en particulier par ceux qui descendaient de ces peuples marins, Vénètes, Grecs ou Normands, venus sur nos côtes. Et l'on vit naître peu à peu une France de mer, « élite au sein d'une France, massivement et par nécessité continentale militaire ». Le développement de nos forces navales, leur rôle dans la création de notre empire d'outre-mer et dans la défense même de notre territoire ont fait le sujet de grands ouvrages, notamment de cette fastueuse *Histoire de la marine française* sortie de nos presses de Bobigny.

La publication qu'illustre la signature du général Weygand traite uniquement du rôle de l'armée. Et l'étude reste assez vaste pour qu'on l'imagine développée dans un nombre de tomes respectable. Mais, dans l'état présent de la librairie, il a fallu se limiter. Au surplus, l'ouvrage dont il s'agit est fait pour se répandre dans le public le plus étendu. D'où la concision synthétique d'un texte auquel les éditeurs ont adapté l'illustration. Ils y ont utilisé les richesses de nos musées (particulièrement, pour la période gauloise, le musée de Saint-Germain) et les vieux manuscrits à peintures, sans oublier le Cabinet des médailles. Le musée de l'Armée, également, a fourni ses documents précieux. Nos institutions militaires, les doctrines tactiques, les perfectionnements du matériel s'évoquent dans la vie quotidienne comme dans les



Une scène de *l'Ombre sur l'avenir* où tous les protagonistes se trouvent réunis.
De gauche à droite : la jeune cousine (F. Mahieu), le père (Morin), la mère (M^{me} Brou) tenant dans ses bras sa fille Claire (A. Pérol), l'ami (R. Weber) et la grand-mère (M^{me} Sauvageot).